

IVANA BODROŽIĆ

Hôtel Z

roman traduit du croate
par Christine Chalhoub

ACTES SUD

Je ne me souviens pas comment ça a commencé. Je me rappelle juste quelques images, quelques scènes, comme des éclairs. Les fenêtres ouvertes de l'appartement, l'après-midi d'été étouffant, les grenouilles déchaînées de la Vuka. Je me faufile entre deux fauteuils en fredonnant *On prétend, mais on ment, que petite est la Serbie, trois fois elle a guerroyé et elle va recommencer*. Papa ferme son journal, se tourne vers moi, je sens qu'il est énervé : "Qu'est-ce que tu chantes, là ? – Mais rien, un truc que j'ai appris de Bora et Danijel. – Que je ne t'entende plus jamais chanter ça, c'est compris ? – D'ac, papounet. – Et ne m'appelle pas *papounet*, il n'y a plus que les Bora, les Danijel, les Serbes quoi, pour dire encore *papounet*, moi je suis ton *papa*, nom d'un chien !"

Mon frère et moi, on fait nos bagages pour partir à la mer. C'est la première fois de notre vie qu'on y va tout seuls. Il a seize ans, et moi neuf. Željka aussi doit venir. C'est notre voisine, elle a un an de moins que mon frère et je voudrais être comme elle. Ma maman et la sienne l'ont chargée de veiller sur moi, j'en suis toute retournée. Je ne peux pas fermer l'œil de la nuit. Entre le lit de mon frère et le mien, il y a une table de chevet, et dessus, nos passeports. Dans

la chambre, la lumière est éteinte. Je demande à mon frère si je peux venir un moment dans son lit. Je lui chuchote : “À quoi bon ces passeports alors qu’on va juste à la mer ? – Papa dit que si ça barde, on ira chez son frère en Allemagne.” Je ne vois pas ce qui pourrait barder, mais comme tout le monde passe son temps à parler politique, ça doit bien avoir un rapport. D’ailleurs moi aussi j’ai mon Meso, un petit singe en peluche qui s’appelle comme notre président parce qu’il a un peu la même tête. Avec mon frère, on imagine comment c’est chez notre oncle, en Allemagne. Lui, il prétend que là-bas tout le monde est très riche, et qu’un appartement comme celui qu’on a, là-bas c’est juste bon pour les Gitans. J’aime beaucoup mon oncle. Il vient nous voir l’été avec sa femme, une Allemande assez jeune, quand il parle tout le monde l’écoute, et puis il sent très bon. Cet été, sa femme a amené Gina, son petit caniche, pépé et mémé n’ont pas voulu le laisser entrer dans la maison, ils ont dit qu’il devait dormir dans l’appentis. Une grande dispute a éclaté, mémé a parlé d’empoisonner le cabot et papa a dû s’en mêler pour les calmer. Gina a pu rester dans la maison. Notre oncle, il nous rapporte toujours des cadeaux et de la pâte d’amande. Cette année, j’ai eu un ballon de volley en cuir, mais on n’a jamais réussi à le gonfler. Mon frère a eu un ballon de foot, mais il ne joue pas au foot. Au bout d’un moment, il me réexpédie dans mon lit et je rêve encore longtemps à tout ça.

Ça pue à la gare routière de Vukovar, il est tôt le matin, maintenant j’ai sommeil et je voudrais être dans mon lit. J’ai beau être une grande fille, papa me porte, il m’a portée tout le long du chemin. Il

est habillé d'un pantalon blanc et d'un tee-shirt bleu. Il est temps de se quitter, on s'embrasse sur la bouche, d'abord on se fait des grimaces et après on fait comme si on s'embrassait pour de vrai. C'est un truc à nous. Dans la gare, il y a plein d'enfants et on nous répartit dans quatre autocars. Les parents nous font au revoir en agitant la main à n'en plus finir, nous on fait pareil, je ne vois plus papa et maman mais je fais au revoir à d'autres parents que je ne connais pas, et eux aussi me font des grands signes. Ils sourient, nous crient de faire attention à nous, des mamans pleurent. Quelques-unes courent à droite à gauche en suivant l'autocar jusqu'au carrefour.

*

Ça ne m'est jamais arrivé de me retrouver sur une île. J'ai hâte qu'on arrive, on roule depuis tellement longtemps que j'ai déjà vomi deux fois, et je ne suis pas la seule. Plusieurs fois, on a pu apercevoir la mer par la vitre du car, mais il y avait toujours une montagne pour l'éclipser aussitôt. Ça me rend triste de savoir qu'aujourd'hui on n'aura pas le temps de se baigner, d'un autre côté j'ai un peu peur parce que je ne sais pas nager. On va souvent à la plage aménagée au bord du Danube, mais là-bas on a pied à perte de vue, du coup je n'ai pas besoin de savoir nager. Et ailleurs sur les berges, je n'y vais jamais qu'avec mamie, elle prétend qu'elle nage comme un fer à repasser, alors je suis bonne pour rester à patauger et à faire trempette au bord de l'eau, en regardant les autres enfants s'éloigner avec leurs bouées.

Le car a fini par arriver. On m'a attribué une grande chambre que je devais partager avec douze autres

petites filles de mon âge que je ne connaissais pas. Je m'étais déjà installée sur l'un des lits quand Željka est entrée avec la monitrice, elle lui expliquait qu'on n'avait pas le droit de se séparer. C'est comme ça que j'ai abouti dans le dortoir des grandes. J'étais toute contente mais en même temps très intimidée. Elles ont un peu rechigné, parce que maintenant qu'on m'avait fourrée dans leur chambre j'allais sûrement les espionner et tout rapporter à la monitrice, mais en fait on est vite devenues copines. J'évitais d'être trop bavarde pour ne pas les embêter et j'étais toujours polie avec elles. Elles m'appelaient "la petite", moi j'étais éblouie par leurs bretelles, leurs déodorants, leurs eye-liners, leurs leggings. Tous les soirs, la terrasse de la colonie de vacances, qu'on avait baptisée Villa des courants d'air, se transformait en discothèque. Un garçon que je ne connaissais pas n'arrêtait pas de me suivre, tout le monde me disait qu'il fallait que je danse avec lui parce que c'était le fils d'une actrice célèbre. Pendant la journée, on jouait aux petits chevaux et on se baignait. Un après-midi, mon frère m'a emmenée faire une balade au bord de l'eau, et quand on est arrivés au bout de la jetée, il m'a poussée dans la mer. Je me suis mise à battre des bras, à hurler, l'eau me rentrait dans la bouche, et lui il restait planté sur la digue à crier : "Nage, nage !" Je ne sais pas comment, mais je me suis retrouvée sur la plage. J'ai fondu en larmes, mes habits étaient tout mouillés, et je n'avais plus aux pieds qu'une seule de mes chaussures vernies blanches. Mon frère a dit : "Tu vois bien que tu sais."

C'est comme ça que j'ai appris à nager.

Ça fait déjà deux semaines de plus que prévu qu'on est au bord de la mer. Il y a quelques jours, on est partis vers le port en autocar, mais on a dû rebrousser chemin. Il a fallu de nouveau déballer nos affaires. Comme on n'a plus rien de propre à se mettre, mon frère lave à la main nos culottes et nos maillots de corps, penché au-dessus des lavabos. Il nous tarde de rentrer parce qu'au déjeuner, il y a du poisson frit pratiquement tous les jours. Souvent, on va à la supérette s'acheter des yaourts et des sandwiches au salami. Maintenant, je me mords les doigts de n'avoir emporté que mes vieilles Barbie en plastique, j'aurais dû prendre aussi ma toute dernière, celle aux jambes en caoutchouc qui se plient, mais j'avais peur qu'on me la vole.

Un matin, en sortant dans le jardin de la colo, qui est-ce que je vois ? Maman. Qu'est-ce que j'étais contente ! Elle nous a emmenés manger une glace à quatre boules, et moi, j'ai eu droit à une coupe à l'italienne chez le coiffeur. Ils les ont installées, elle et la maman de Željka, dans une chambre à part aménagée sous les toits, et cette nuit-là j'ai dormi avec maman dans son lit. Je les ai entendues parler d'un passage à travers les maïs, de Mira partie à bicyclette dans son neuvième mois de grossesse et d'un train dont tous les rideaux devaient obligatoirement être tirés, mais n'empêche que c'était génial d'être dans ce lit. Je sais que maman s'est disputée avec papa, c'est mon frère qui me l'a dit, parce qu'il n'a pas voulu les conduire jusqu'à Vinkovci, elle et la maman de Željka, pour qu'on n'aille pas s'imaginer qu'il s'enfuyait et qu'on ne nous montre pas du

doigt, après. Du coup, je ne pose aucune question sur papa, pour ne pas faire de peine à maman, pourtant j'aimerais bien savoir quand il va venir.

Ça fait déjà un mois qu'on est au bord de la mer et la nouvelle année scolaire commence. En attendant de pouvoir rentrer à la maison, il faut qu'on s'inscrive à l'école quelque part pour ne pas rater le premier semestre.

*

C'est le mari de ma tante qui est venu nous chercher à la gare centrale de Zagreb. On a traversé la ville en voiture, tout resplendissait sous le soleil de fin d'été. Comme la maison de mon oncle était loin du centre, j'ai cru qu'on avait quitté Zagreb, mais on m'a dit que tout ça, c'était Zagreb. Que c'était grand ! Ils vivaient dans les deux pièces du bas et nous ont installés à l'étage, qui était vide. Je dormais souvent en bas, avec mes cousines, sauf quand on s'était disputées. Au début, ça se passait superbien. Mon frère et moi, on nous laissait faire tout ce qu'on voulait, et dans ma nouvelle école, je n'avais quasiment pas besoin de travailler, de toute façon j'avais dix sur dix partout. Un après-midi, on rentrait de l'école avec ma cousine, et on remontait l'allée de gravier qui mène à la maison quand les sirènes ont retenti. C'était une alerte aérienne. Je me suis mise à hurler, j'ai éclaté en sanglots. Prises de panique, on s'est réfugiées chez des voisins. En fait, il ne s'est rien passé de spécial mais ç'a été le début d'une nouvelle période. À la maison, c'est devenu de plus en plus tendu. Une fois, j'ai voulu aller à la salle de bains mais l'aînée de mes cousines m'en a empêchée en décrétant : "Ici c'est chez moi,

j'y vais la première." Un autre jour, c'était le matin pendant le petit-déjeuner, sa sœur a dit à maman : "Tu vas nous manger tout notre pain." Au début, on faisait sans arrêt des gâteaux, mais après, c'est devenu de plus en plus rare, parce qu'on a commencé à manquer de tout, et nous, on n'osait même plus ouvrir le frigidaire. De temps en temps, quand on était déjà couchés, on les entendait parler dans la cuisine. D'habitude, papa appelait tous les trois jours, mais une fois, il s'est passé plus d'une semaine sans qu'on ait des nouvelles de là-bas. Le samedi matin, on retrouvait Željka et sa maman sur la place Jelačić. On s'étreignait et on s'embrassait comme si on ne s'était pas vus depuis des années. Elles aussi, elles habitaient dans leur famille, tandis que nos papas, celui de Željka et le mien, étaient restés tous les deux là-bas, ils n'avaient pas quitté la ville. On parlait de notre retour, on imaginait comment ça serait. Souvent, on se payait un burek au fromage ou une glace. En rentrant à la maison, en général, personne ne disait rien.

Quand on est arrivés à Zagreb, on a tout de suite vu que les gens de la capitale étaient mieux que nous. Ils avaient des habits plus chics, ils marchaient dans des rues plus larges, sur des grandes places, ils circulaient en tramway sans pour autant avoir l'air de faire quelque chose d'extraordinaire. Chez eux, ils avaient des grille-pain et des machines à laver la vaisselle, ce qui ne les empêchait pas de laisser les toiles d'araignée dans les coins. En tout cas, c'est l'idée qu'on se faisait d'eux. Assez vite, nous aussi on a circulé en tram, sans payer parce qu'on avait la carte jaune*, on connaissait

* La carte d'immatriculation des personnes déplacées était de couleur jaune. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

même plusieurs lignes sur le bout du doigt. Comme il fallait sans arrêt aller au siège de telle ou telle association, de la Croix-Rouge, du Secours catholique, pour y chercher des colis alimentaires, je pouvais passer des jours entiers dans le tram à me goinfrer de chips, c'était super. Un jour, au Secours catholique, ils nous ont donné un plein sac de bonbons qu'on a transbahuté vers Črnomerec dans un tram bondé. Dans le wagon, une dame tirée à quatre épingles a dit à une autre dame que *toute cette cohue*, c'était la faute des *réfugiés*, qui passent leurs journées à se trimballer d'un bout à l'autre de la ville. Je l'ai regardée avec un grand sourire parce que je savais que nous, on était des personnes déplacées, et que les réfugiés, eux, ils venaient de Bosnie.

Au bout de deux ou trois mois passés à Zagreb, une certaine routine s'est installée. L'automne est arrivé et la pluie avec. Vivre à Zagreb n'était plus aussi rigolo. On avait sûrement déjà dépensé les trois cents marks que maman avait emportés. Il y avait de moins en moins de gens qui quittaient la ville et pouvaient nous donner des nouvelles de ceux qui étaient restés là-bas. Et puis un jour, on a appris que les vieux avaient été tués. C'est comme ça qu'on appelait les parents de papa. Égorgés. Ce mot-là, je l'ai très bien entendu. Je m'étais cachée derrière le poêle à accumulation qui sépare la cuisine du couloir. Je crois que les grandes personnes savaient que j'étais là, mais elles ont fait semblant de ne pas me voir, et moi j'ai fait semblant de ne pas les avoir entendues. Tout le monde est redevenu très gentil avec tout le monde, et j'ai oublié cet épisode. Maman, quand elle allait à la salle de bains, en ressortait de plus en plus souvent avec les yeux tout gonflés. Papa, depuis un moment

déjà, ne se manifestait plus. À cette époque, ma petite cousine et moi, on passait notre temps à prier le bon Dieu. On s'agenouillait devant le canapé et on déclamait des prières à tue-tête, histoire que tout le monde nous entende. On priait pour tout et n'importe quoi, pour la paix, pour la garde nationale croate*, pour Petrinja**, pour César et Cléopâtre, mais en faisant les pitres et en se marrant sans que personne nous voie. Les adultes nous félicitaient et je disais à tout le monde que je voulais devenir bonne sœur. Avec ma cousine, on a même fait semblant de célébrer des messes et un jour, pendant l'une de ces séances, le facteur a sonné à la porte. Il apportait une lettre de papa. Elle disait qu'il allait bien, qu'il n'était pas blessé, que nous lui manquions terriblement, qu'on allait bientôt se revoir. Les grandes personnes ont trouvé que c'était bon signe et elles ont ajouté que, si quelqu'un pouvait nous sauver de cet enfer, c'était bien des enfants de notre acabit. Ma cousine et moi, on n'était pas peu fières. Quelques jours plus tard, j'ai repéré Luka qui a été mon premier béguin, pourtant il était dans une classe au-dessus de la mienne. C'est là que j'ai abandonné l'idée de me faire bonne sœur, mais j'ai longtemps continué à prier consciencieusement le bon Dieu.